



HAL
open science

L'enseignement du grec ancien et du latin : un rendez-vous avec le monde

Maxime Pierre

► **To cite this version:**

Maxime Pierre. L'enseignement du grec ancien et du latin : un rendez-vous avec le monde. 2016. halshs-01423743

HAL Id: halshs-01423743

<https://shs.hal.science/halshs-01423743>

Preprint submitted on 31 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ENSEIGNEMENT DU GREC ANCIEN ET DU LATIN : UN RENDEZ-VOUS AVEC LE MONDE

La réforme de l'enseignement dans les collèges suscite de vifs débats. La réduction du nombre d'heures de langues anciennes et leur intégration à des Enseignements Pratiques Interdisciplinaires (EPI), présentée comme une réforme visant à plus d'égalité, a été vécue par bon nombre d'enseignants comme une attaque de leur travail. Bon nombre d'entre eux estiment que le prétendu égalitarisme prôné par la ministre ne produira qu'une dégradation de l'enseignement des langues anciennes et profitera aux établissements les plus favorisés. En d'autres termes qu'une égalisation par le bas pour la majorité ne favorise pour une minorité un accès élitiste : tout le contraire de ce que dit la réforme. L'indignation des enseignants à presque l'unanimité n'a pas manqué de formuler une réponse : il s'agirait selon une majorité de collègues de défendre un patrimoine humaniste, assimilé à une défense de notre identité dans un contexte général de perte de repères culturels. Pas moins d'une trentaine d'associations de professeurs de langues anciennes ont ainsi adhéré à un groupement associatif sous le nom d'« Antiquité-Avenir » et signé une tribune dans laquelle, ils érigent le latin et le grec en garde-fou contre une mondialisation jugée dérégulée : rien que cela...¹ ! Est-ce vraiment la réponse la plus appropriée ? Qu'est-ce qui est en jeu aujourd'hui dans l'enseignement des langues anciennes ? Enseigner le latin et le grec est-ce partir en croisade contre le monde ?

Dans un contexte de crise accentué par la montée du terrorisme, l'annexion du latin et du grec ancien à un patrimoine, associée à la dénonciation de la « mondialisation », risque malheureusement de faire le jeu d'un repli identitaire plus que de contribuer à la qualité de l'enseignement : érigés en « origines », les Romains et les Grecs sont, dans cette perspective, utilisés comme caution d'une histoire qui irait par un fil magique de la démocratie grecque à « la nôtre », celle de l'Europe ou de la France. Par cette annexion de la culture antique, un tel discours substitue à des « ancêtres gaulois » des ancêtres romains ou grecs tout aussi fantasmatiques... Il ne s'agit pas de nier ici l'utilisation historique des civilisations grecques et romaines pour penser une forme de modernité en Europe : elle a fondé les bases de l'humanisme de la Renaissance ; elle a inspiré les idéaux de la révolution française, puis des constitutions républicaines modernes ; elle a nourri les réflexions esthétiques, philosophiques et politiques modernes. Cependant, il faut tout de suite préciser que ces appropriations successives de l'Antiquité ont à chaque fois construit un artefact. C'est précisément ce geste répété d'appropriation, dans sa durée historique qu'il est urgent d'interroger aujourd'hui. Dans un contexte de revendications identitaires multiples, il n'est plus supportable que les Grecs et les Romains – sur fond de récits apocalyptiques de chute de Rome ou de Byzance – servent à cautionner une opposition entre un « nous » et les « autres », ou dans les pires formulations de ce topos, entre « civilisation » et « barbarie ». Rappelons en effet que les clichés xénophobes d'une Europe idéalisant une Antiquité qui serait la sienne se sont toujours accompagnés soit du dénigrement des autres cultures, soit d'une franche hostilité, dans l'idéologie extrémiste du « choc des civilisations ». Dans une forme apparemment humaniste, l'ambition de cette

¹ La tribune d'« Antiquité-Avenir. Réseau des Associations liées à l'Antiquité » dans son communiqué du 16 février 2016 en ligne, pointe la « mondialisation » comme responsable de la réforme.

appropriation, cherche aujourd'hui à valoriser un *Mare nostrum* ouvert, qui prétend réconcilier les deux rives de la Méditerranée. On rappelle à juste titre que la culture romaine et grecque étaient présentes sur tout le pourtour de cette mer. Mais qui est le « nous » de ce *nostrum* ? Il est à craindre que l'on ne projette sur la Méditerranée un « nous » européen occultant les autres cultures méditerranéennes – *quid* par exemple d'Averroès, de Maïmonide ou d'Avicenne ? – en un mot, que l'on ne continue à perpétuer, malgré nous, un usage colonial de l'Antiquité. Car malgré toutes les appropriations qu'on a pu en faire, ni les Romains ni les Grecs n'appartiennent à l'Europe. A bien y regarder de plus près – et à les étudier vraiment – ces prétendus « ancêtres » ont, à vrai dire, bien peu en commun avec les cultures modernes, européennes ou non. Un seul exemple : la démocratie athénienne du cinquième siècle, où les magistrats sont tirés au sort et où pouvoir législatif, exécutif et judiciaire ne sont pas séparés, n'a pas grand chose à voir avec ce que nous appelons « démocratie » si ce n'est pour nous parer du prestige d'un nom ancien... Et que dire de la langue grecque et latine ? On ne peut pas dire sérieusement qu'elles soient l'« origine » des langues romanes. De fait, quel rapport entre des langues casuelles comme le grec ancien et le latin avec des langues comme l'italien, le français ou l'espagnol ? Les langues analytiques modernes ne sont pas la simplification du latin, elles suivent un système différent. Il faut bien s'y résoudre : la ressemblance des langues romanes avec le latin ne signifie pas que cette langue soit leur « origine » ou leur « cause ». Cette proximité linguistique est en réalité non pas grammaticale et syntaxique mais lexicale : le français, l'espagnol ou le portugais empruntent majoritairement leur vocabulaire à des mots dérivés du latin. Ces emprunts ne suffisent pas à constituer une identité. De nombreux mots viennent d'ailleurs. Hors du grec, majoritairement pour les mots savants, rappelons l'importance des langues germaniques ou de l'arabe sans lequel la langue française n'aurait ni « sorbets », ni « magasins », ni « chimie » !² La langue française loin d'être apparentée au seul latin a toujours intégré des éléments de toutes les langues en contact avec elle. Ni sur le plan culturel ni sur le plan linguistique l'Antiquité grecque et romaine n'est l'explication ultime de notre culture.

La mondialisation, décriée par nos collègues, ne nous donnerait-elle pas l'occasion de replacer les cultures grecques et romaines pour ce qu'elles sont ? Non pas un patrimoine identitaire mais des cultures exotiques parmi d'autres, ouvertes et disponibles pour tous ? En d'autres termes, n'est-il pas temps de substituer à une approche historicisante et téléologique – orientée et refermée sur un « nous » : France, Europe, Occident – une approche radicalement anthropologique et ethnologique ? L'espace décolonisé qui s'est ouvert dans les années soixante avait été l'occasion de revoir notre approche de l'Antiquité. Il avait accompagné l'école anthropologique française, avec pour figure de proue Jean-Pierre Vernant, agrégé de philosophie, résistant, militant communiste et partisan de la décolonisation en Algérie. On se référait alors à Claude Lévi-Strauss et à l'anthropologie structuraliste pour révolutionner un savoir sclérosé. Cet espace s'est ensuite refermé. N'est-il pas temps de renouer avec cette tradition, comme ont commencé à le faire plusieurs groupes de recherches ?³ Laisser l'Antiquité aux seuls historiens – ce que favorise les regroupements des disciplines dans le cadre de

² Henriette Walter, *Arabesques*, Robert Laffont, 2006.

³ Nous pensons à l'ethnopoétique, discipline créée au sein de l'université Paris-Diderot et à l'association « Antiquité Territoire des Ecartés », qui propose de considérer l'Antiquité comme un « laboratoire » et non plus comme un « conservatoire » (<http://labantique.hypotheses.org>).

l'autonomie des universités – risque de la réduire, dans un Grand Récit toujours faussé, aux origines fantasmées de la modernité. Puisque dans le secondaire comme à l'université, la transversalité des disciplines se généralise, nous pourrions tenter au contraire d'affirmer la spécificité des cultures antiques et non pas leur dissolution dans l'Histoire et l'Archéologie⁴. Plusieurs universités ont, il est vrai, sous le nom d'« Humanités classiques », décloisonné l'étude du latin et grec pour l'associer aux textes du christianisme tardo-antique, du Moyen Âge et de la Renaissance. C'est un moindre mal, notamment parce qu'il remet en cause le modernisme centré sur la révolution française et réhabilite les mille ans de ce « long Moyen Âge », qui a façonné l'Europe et posé les conditions de l'humanisme de la Renaissance⁵. Une telle approche ne saurait être suffisante car malgré ses vertus – nous recentrer sur l'humain – elle nous fait retomber dans de nouveaux prés carrés : les grandes périodes ou le christianisme. Car la notion d'« Humanités » ne remet pas en cause finalement le grand récit d'origines. Promouvoir une approche anthropologique suppose donc d'aller plus loin, de dépasser un rapport seulement patrimonial au latin et au grec en proposant non pas une Antiquité « enracinée » mais pour reprendre un concept cher à Glissant, une Antiquité « en relation » avec le monde. Dans cette perspective, les Romains et les Grecs ne seraient pas considérés comme des ancêtres, mais comme une culture distante, dans le temps et l'espace, et à ce titre aussi exotiques que d'autres cultures éloignées. Au lieu de porter un regard archéologique et donc nécessairement biaisé sur ces sociétés, nous porterions sur elles le regard éloigné de l'« ethnologue ». Ce point de vue alternatif répondrait mieux aux urgences du présent : terrain d'exploration dépassionné des débats religieux contemporains – puisque polythéiste – ou identitaires – puisque étrangère –, l'Antiquité offre un terrain de réflexion distant du nôtre. Par exemple, si la démocratie athénienne n'appartient plus à un « nous » occidental, une réflexion politique sur ce régime peut tout aussi bien stimuler un étudiant européen, asiatique ou africain. Face à l'exotisme de l'Antiquité grecque et romaine, nous sommes tous égaux, et la singularité de cette culture – pour le pire : l'esclavage ou l'exclusion des femmes, comme pour le meilleur : la réflexion politique – est un stimulant pour tout étudiant français ou étranger quelles que soient ses origines et sa culture. Tout le contraire d'une attitude qui consisterait à penser que la démocratie grecque serait un idéal intemporel appartenant à l'Occident. Replacer l'Antiquité grecque et romaine parmi le concert mondial des cultures, c'est par la même occasion la faire dialoguer avec ces dernières. C'est faire dialoguer les lettres de Chine et du Japon avec celle de Rome et d'Athènes. C'est faire se rencontrer Homère, Virgile et les griots d'Afrique. C'est retrouver aux côtés de la langue latine et du grec, leur nécessaire complément arabe et hébreu. En un mot, c'est être à l'écoute du monde, de cet univers relationnel auquel nous invite Glissant : tellement plus qu'un patrimoine confiné, tellement plus que des frontières mortifères !

Une telle revalorisation de l'Antiquité nécessite de l'audace. Dans l'enseignement secondaire, par exemple, utiliser la transversalité proposée par les nouveaux programmes pour non pas asséner aux élèves un récit de « leurs » prétendues origines, mais proposer un espace commun qui n'appartienne à personne : permettre à chacun de se confronter à cet univers

⁴ L'absorption des anthropologues du centre Gernet et leur intégration en 2010 dans un centre de recherche (ANHIMA) associant des historiens, archéologues et épigraphistes est emblématique de cette tendance.

⁵ Nous renvoyons sur ce point aux précieux travaux de Jacques Legoff, et notamment à son essai *Un long Moyen âge*, Tallandier, 2004.

étrange que sont la Grèce et la Rome antique. Libre à l'élève d'y faire son chemin et, de se passionner pour les jeux du cirque qu'il aura vus dans un film hollywoodien, ou encore de s'amuser à retrouver les matrices de la série *Spartacus* ou les formules magiques de *Harry Potter* : si la culture pop est une voie d'entrée, ne leur fermons pas car elle n'est pas plus anachronique que les rêves d'origine de certains collègues⁶. Dans l'enseignement supérieur, nous devrions tirer parti des reconfigurations institutionnelles pour réinscrire l'anthropologie grecque et romaine dans le paysage de la recherche. Cette urgence rejoint à mon sens le besoin de décentrement qui se fait ressentir dans d'autres disciplines en particulier la littérature qui doit dépasser le cadre national pour être pensée à l'échelle mondiale, non plus un jour par an, mais à tous les niveaux et chaque jour de l'année⁷. Les présidents d'universités s'inquiètent, dit-on, de la place de la France dans le classement de Shanghai. Si la réforme en cours n'est pas simplement une usine technocratique, ouvrons donc nos universités à l'échelle du monde avant que les chercheurs et les étudiants ne partent voir ailleurs : aux Etats-Unis par exemple, dont les universités plus pragmatiques que les nôtres savent accueillir les étudiants et les enseignants du monde entier. Et puisque nos gouvernants nous incitent à donner du sens aux regroupement d'institutions aux sein de vastes superstructures, pourquoi par exemple – rêvons un peu – ne pas profiter de la proximité de l'INALCO et de l'université Paris Diderot, pour créer un pôle d'enseignement et de recherche de ce type ? Une voie anthropologique, à l'écoute du monde éloigné dans l'espace ou dans le temps, sans prééminence ni récit simplificateur. Reste à savoir si nos structures sont prêtes pour ce rendez-vous avec le monde.

Maxime PIERRE - Université Paris Diderot
30/10/2016

pierre.paris7@yahoo.fr

⁶ La fondation de l'association « Antiquipop » par de jeunes étudiants me semble sur ce point beaucoup plus prometteuse que ce que nous propose le conservatisme des associations officielles (<http://antiquipop.hypotheses.org>).

⁷ La francophonie, célébrée le 20 mars, est la grande absente des programmes de lettres, d'où l'appel signé par une quarantaine d'écrivains de langue française à une littérature monde en français dans le *Monde des livres* du 15 mars 2007.